

Miquel de Palol Un roman gigogne

Ce premier volume de la trilogie le Jardin des sept crépuscules a paru en 1989 en catalan et trois ans plus tard en castillan. Il a fallu l'initiative d'un petit éditeur avisé et d'un traducteur de talent pour que l'on puisse enfin découvrir en français cette oeuvre majeure du prolifique écrivain barcelonais. Miquel de Palol, né en 1953, est l'auteur d'une soixantaine de livres. Poésies, romans, nouvelles et essais. Fils d'un archéologue et petit-fils d'un poète et écrivain, cet architecte de formation a d'abord pratiqué la poésie. Son imagination vive et son savoir-faire architectonique se sont ici conjugués, pour donner naissance à un texte à la fois rigoureux dans sa masse et foisonnant dans son détail. L'Europe venait de subir une attaque nucléaire. Cela avait commencé en France, en Belgique et en Grande-Bretagne, dont les populations survivantes déferlaient sur la Catalogne en « avalanche sanglante et famélique », jusqu'à ce que Barcelone à son tour fût touché. Le roman de Miquel de Palol paraît d'abord venir s'inscrire dans la veine des « récits d'apocalypse », qui se projettent dans un futur catastrophique pour mieux donner à voir les traits les plus inquiétants de notre présent. Un territoire d'écriture fréquenté, de ce côté-ci des Pyrénées, entre autres par James Gressier (la Saint-Sylvestre des barbares), Bertrand Visage (Un vieux coeur), feu Vincent de Swarte (Le paradis existe) et Michel Houellebecq (la Possibilité d'une île, la Carte et le Territoire). Le narrateur, jeune homme de bonne famille, a réchappé à l'hécatombe. Sa mère décide de l'envoyer se mettre à l'abri dans un site discret en haute montagne, lieu d'excellence réservé à des esprits déliés qui pourront en apprécier les trésors artistiques, botaniques et gastronomiques, et feront valoir leur art de la conversation. Une manière d'utopie aristocratique qui n'est pas sans rappeler l'univers parfait, érigé en contre-monde, de Michel Rio. Qu'y faire pour ces privilégiés sinon prendre leurs aises, rêver, flirter et se raconter des histoires ? Trois jours durant, la petite société, parmi quelques autres activités d'agrément, va entendre une succession de récits d'apparence hétéroclite. Souvenirs personnels, rêves, anecdotes. On parle également affaires, banque, Bourse, profits. On recoupe, on analyse et l'on théorise. Le livre s'échafaude, selon son auteur, comme un « roman de nouvelles ». Principe d'écriture qu'on a rapproché, en Espagne, des Mille et Une Nuits. L'apparement peut apparaître d'autant plus pertinent qu'il est question ici aussi d'une survie. Non pas celle des rescapés, mais celle d'une... banque catalane qui s'est secrètement trouvée au centre d'une opération financière à l'échelle mondiale. Ces récits aux dehors désaccordés, depuis les plus intimistes jusqu'aux plus politiques, sous des angles différents, restituent en effet des pans d'une même histoire. Dessinant ensemble rien de moins que la cartographie d'un système. Sans oublier les outils, économiques, mathématiques et idéologiques, qui en assurent le maintien. Le tour de force de Miquel de Palol, c'est, pour y parvenir, de recourir aux ressources multiples du romanesque. Avec histoires d'héritage, enlèvement d'enfants, joyau mystérieux. Et même un personnage clé, grand manipulateur de tout cela, dissimulé sous le pseudonyme d'Oméga. En clé de voûte de cet édifice littéraire singulier. Qui ne laisse pas de fasciner. Jean-Claude Lebrun

Phrixos le fou, de Miquel de Palol. Traduit du catalan par François-Michel Durazzo. Éditions Zulma, 336 pages, 22,50 euros.



Culture & Savoirs Le rendez-vous des livres

LA CHRONIQUE
LITTÉRAIRE DE JEAN-
CLAUDE LEBRUN



Nicolas Morcheux/
KK Images/Presse

Hubert Haddad Tragique et beau

UN MONSTRE ET UN CHAOS, Hubert Haddad.
Zulma, 368 pages, 20 euros

Chaïm Mordechai Rumkowski, homme d'affaires juif polonais, fut placé par les nazis à la tête du ghetto de Lodz. Cette figure bien réelle, marionnette entre les mains de l'occupant, qui en août 1944 embarqua avec sa famille dans le dernier convoi pour Auschwitz, est aujourd'hui l'un des principaux personnages d'un roman poignant et superbe, dans lequel la plus grande horreur voisine avec la plus grande poésie. En un bouleversant chant de résistance à la barbarie et à l'inculture.

Face à lui se dresse un garçon de 12 ans, Alter, unique survivant, après l'invasion du 1^{er} septembre 1939, d'une famille installée dans un shtetl plus au nord. Tandis que le premier, prétendant sauver des vies, transforme le ghetto en un complexe industriel contribuant à l'effort de guerre nazi, le second refuse de porter l'étoile jaune et s'illustre chaque soir comme manipulateur sur la scène

Le roman s'affirme d'un même mouvement comme une grande œuvre

d'un théâtre de marionnettes qui poursuit son activité. Le reste du temps, il mène une vie semi-clandestine, dort dans un caveau, observe les arrivées et départs massifs de populations qui passent par la ville avant d'être conduites à la gare pour leur dernier voyage. Si le roman

tragique et poétique.

voyage. Si le roman d'Hubert Haddad documente avec une effrayante précision

l'horreur à l'œuvre dans cette antichambre de la mort que fut le ghetto, il s'affirme d'un même mouvement comme une grande œuvre tragique et poétique, empruntant les chemins d'une langue qui fait étalage de toutes ses ressources, contre l'assignation à l'asservissement et à la mort. Car la culture yiddish, avec ses récits, ses images, ses refrains et ses mythes, se présente ici dans toute sa richesse. Chaque soir, Alter apparaît sur scène, étroitement accoté à la marionnette qui lui ressemble, mais porte l'étoile. Ventriloquant, en termes à peine voilés, il lui fait dire la sauvagerie et la misère humaines, comme les rêves d'évasions dans un ailleurs moins atroce. Jusqu'à sa dernière, devant Rumkowski et les gradés SS, d'une grinçante beauté, supérieurement malicieuse. Alter avait eu un jumeau, Ariel, dont les brutes bottées avaient fracassé le crâne et qui revient ici, d'une façon doublement symbolique, dans un finale qui n'est pas sans rappeler le fameux coup de pistolet stendhalien dans le concert. Tandis que de son côté le titre renvoie à la pensée 434 de Pascal, sur l'homme en même temps monstre et chaos. Richesse des références et du sens, puissance de la langue : c'est un très grand roman que nous propose Hubert Haddad. ●



Nicolas Marquet/
Kikimorgues/Pressa

Hubert Haddad Dans la ville

CASTING SAUVAGE

Hubert Haddad

Éditions Zulma, 160 pages, 16,50 euros.

Pour borner la largeur du spectre de cette œuvre, il y aurait d'un côté *Pales-tine* (2007) et de l'autre *le Peintre d'éventail* (2013) : la vigueur d'un engagement humaniste et la splendeur d'un geste artistique. Avec toujours une même attention portée à la langue, un même recours à ses ressources multiples qui font de ces lectures des moments d'intense plaisir.

Après avoir installé ses fictions en divers lieux du globe, signe d'authentique ouverture culturelle, Hubert Haddad a choisi Paris comme nouvel espace narratif. La ville capitale n'offre pas ici seulement son décor, elle est partie prenante dans l'aventure de celle qu'il lance au fil des rues, Dalmya, une danseuse dans l'incapacité d'exercer son art depuis

**Déportés,
victimes
des attentats,
SDF, réfugiés,
errants de
toute nature.**

qu'elle a été blessée à la terrasse d'un café, un certain soir de novembre 2015. La production d'un film l'a chargée de rechercher une centaine de figurants pour une adaptation de *la Douleur*, de Marguerite Duras. Silhouettes forcément décharnées, ceux-ci figureront les déportés

rescapés des camps, qui peuplent le livre de la romancière. Voici donc Dalmya lancée, dans le Paris de 2017, à la recherche d'hommes et de femmes susceptibles de faire revivre ceux qui, au printemps et à l'été 1945, se retrouvèrent à l'hôtel Lutetia. Pour cela, il lui faut arpenter la ville, ses endroits connus comme ses recoins et ses marges.

Hubert Haddad organise cette déambulation dans le dédale urbain, véritable traversée de Paris, faisant passer sur les images terribles d'hier et d'aujourd'hui - déportés, victimes des attentats, SDF, réfugiés, errants de toute nature - le souffle fervent de sa poésie. Laissant aussi entrevoir une quête plus personnelle : le soir du 13 novembre, la danseuse devait rencontrer un jeune homme qui ne vint pas. Qu'advint-il de celui-ci ? Se pourrait-il qu'elle le croise au hasard de ses marches ?

Peu à peu le roman s'épaissit de tous ces récits, passés et présents, il s'enrichit de ces visages de la lumière et de l'ombre. Un portrait de la ville, en même temps que celui de Dalmya, ainsi se construit. Avec des figures marquantes, tels le jongleur aérien sur le parvis de Notre-Dame ou la frêle jeune femme vêtue de rouge de la gare Saint-Lazare. L'un et l'autre comme sortis d'un délicat tableau de maître. Hubert Haddad n'a guère son pareil pour mettre en valeur la beauté des êtres et des choses, sans jamais glisser du côté de la facilité et de la mièvrerie. C'est une puissante énergie créatrice qui anime ses livres. ●



LA CHRONIQUE
LITTÉRAIRE
DE JEAN-CLAUDE
LEBRUN



Hubert Haddad
et son violon

Hubert Haddad Le violon errant

**PREMIÈRES NEIGES SUR PONDICHÉRY,
d'Hubert Haddad.**

Éditions Zulma, 192 pages, 17,50 euros.

Au fil de ses nombreux livres, l'écrivain réussit le tour de force de faire souvent se rejoindre la plus haute poésie et l'actualité la plus brûlante. *Palestine* (2007) en portait superbement témoignage. Le voici aujourd'hui accompagnant son personnage principal, le violoniste Hochéa Meintzel, de Jérusalem à Kochi (l'ancienne Cochin, en Inde du Sud) au long d'un parcours qui relève autant de l'initiation que du symbolisme qu'il affectionne tant.

Dans ce roman cultivé, qui se nourrit d'une pléthore de références, Hubert Haddad vient s'inscrire à sa manière dans l'actuel débat sur les héritages et les identités. Le virtuose né dans le ghetto de Lodz, qui n'établit pas de hiérarchie entre le grand répertoire classique et la musique klezmer des

L'auteur trame une histoire aux fils innombrables, réels ou légendaires.

de correspondances sur le mode baudelairien et réactivent sa mémoire. Une histoire alors peu à peu émerge. L'exil de Pologne, où sa famille proche avait fini dans les camps de la mort, la rue des Rosiers à sept ans, Jérusalem plus tard, aimée pour son animation et sa diversité. Jusqu'à l'assassinat d'Yitzhak Rabin, l'attentat contre le bus dans lequel Meintzel se trouvait avec sa fille adoptive, la construction du mur. Il accepte alors une invitation à un festival musical en Inde, occasion d'un nouvel exil : « *Je ne suis plus israélien et je ne veux plus être juif, ni rien qui voudrait prétendre à un quelconque héritage.* » Pour lui, il importe que des musiques et des langues multiples se rencontrent par-delà les haines identitaires, en une manière de grand chant du monde s'enrichissant des différences. À Kochi la tolérante s'étaient réfugiés déjà des juifs après la prise de Jérusalem par les Babyloniens, au VI^e siècle avant J.-C., comme après la destruction du second Temple, sept siècles plus tard. Hubert Haddad, fort de son époustouflante virtuosité romanesque, trame ainsi une histoire aux fils innombrables, réels ou légendaires. La beauté bigarrée du mélange des cultures et des langues s'y éprouve de la même façon que celle des paysages et des musiques. Un humanisme s'affiche ici à l'œuvre, composé en même temps de spiritualité et d'une sensualité de tous les instants.

shtetls, découvre maintenant un nouveau son, la musique carnatique fondée sur l'improvisation, traditionnellement pratiquée dans le sud de l'Inde. Il prend en même temps connaissance d'une foule de sensations nouvelles, auditives mais aussi visuelles et olfactives, qui tissent autour de lui un véritable réseau



LA CHRONIQUE
LITTÉRAIRE
DE JEAN-CLAUDE
LEBRUN



Nicolas Marques/
KR Images Presse

Hubert Haddad Une vision de l'homme

MA,
d'Hubert Haddad.

Éditions Zulma, 256 pages, 18 euros.

Voici sans doute la plus raffinée prose poétique de cet automne. Si l'auteur a fréquemment recouru dans son œuvre romanesque aux ressources de la poésie, ce dernier livre se distingue par une constante maîtrise d'écriture. À la hauteur de l'ambition affichée. Virtuosité de l'architecture, beauté émouvante de la narration, étendue de la palette lexicale, sens du rythme, restitution des ambiances : Hubert Haddad a trouvé la combinaison qui permet à son texte de se situer dans le tout meilleur de la production actuelle.

Le Japon, ses paysages ruraux, urbains et maritimes, ses modes de vie, ses coutumes, ses traditions artistiques et littéraires, mais aussi l'imagerie qu'il suscite, fournissent au récit son terreau nourricier. Deux destinées, évoquées

**De subtils
fondus
enchaînés
font glisser
le récit dans
une infinie
variété
de décors.**

en parallèle, s'y enrâcent à un demi-siècle de distance. Celle du narrateur, un certain Shoichi, étudiant et serveur dans un bar à saké qui s'était épris de Saori, une universitaire spécialiste de poésie morte noyée quelque temps plus tard, en lui laissant le manuscrit achevé d'une biographie. Et celle d'un autre Shoichi qui avait en son temps publié sous pseudonyme : l'auteur de haïkus, grand buveur de saké et infatigable marcheur, Taneda Santoka (1882-1940), celui-là même (« *Du matin au soir, Écoutant le bruit de mes pas, Je marche* ») auquel Saori avait consacré sa recherche. Sous le coup du désespoir, l'étudiant avait quitté Tokyo et entamé une vie d'errance, à l'image de Santoka. Façon pour lui de garder la proximité avec son amante. Longtemps après on le retrouve dans les montagnes, devenu à son tour un poète marcheur et buveur. De subtils fondus enchaînés font glisser le récit de l'un à l'autre, dans une infinie variété de décors, comme autant de tableaux de maîtres nippons, tandis qu'en arrière-plan émerge le Japon impérialiste de l'entre-deux-guerres et celui de l'époque actuelle. Sur les sentiers et les routes on voit ainsi s'avancer tranquillement les deux hommes, l'un et l'autre sans plus de biens que leur bâton de marche et leur pinceau, tels des pèlerins solitaires attachés à la seule beauté de l'instant. La contemplation et le lyrisme, chez Hubert Haddad, sont inséparables d'une spiritualité prenant sa source dans la connaissance intime des philosophies orientales. L'humilité et l'apaisement sont les marques de ces impressionnants parcours humains. La beauté n'est pas seulement celle des images et des formes. Elle est celle des âmes. Et d'une haute vision de l'homme. -



Hubert Haddad Dans la ville

CASTING SAUVAGE

Hubert Haddad

Éditions Zulma, 160 pages, 16,50 euros.

Pour borner la largeur du spectre de cette œuvre, il y aurait d'un côté *Palestine* (2007) et de l'autre *le Peintre d'éventail* (2013) : la vigueur d'un engagement humaniste et la splendeur d'un geste artistique. Avec toujours une même attention portée à la langue, un même recours à ses ressources multiples qui font de ces lectures des moments d'intense plaisir.

Après avoir installé ses fictions en divers lieux du globe, signe d'authentique ouverture culturelle, Hubert Haddad a choisi Paris comme nouvel espace narratif. La ville capitale n'offre pas ici seulement son décor, elle est partie prenante dans l'aventure de celle qu'il lance au fil des rues, Dalmya, une danseuse dans l'incapacité d'exercer son art depuis

Déportés,
victimes
des attentats,
SDF, réfugiés,
errants de
toute nature.

qu'elle a été blessée à la terrasse d'un café, un certain soir de novembre 2015. La production d'un film l'a chargée de rechercher une centaine de figurants pour une adaptation de *la Douleur*, de Marguerite Duras. Silhouettes forcément décharnées, ceux-ci figureront les déportés



rescapés des camps, qui peuplent le livre de la romancière. Voici donc Dalmya lancée, dans le Paris de 2017, à la recherche d'hommes et de femmes susceptibles de faire revivre ceux qui, au printemps et à l'été 1945, se retrouvèrent à l'hôtel Lutetia. Pour cela, il lui faut arpenter la ville, ses endroits connus comme ses recoins et ses marges.

Hubert Haddad organise cette déambulation dans le dédale urbain, véritable traversée de Paris, faisant passer sur les images terribles d'hier et d'aujourd'hui – déportés, victimes des attentats, SDF, réfugiés, errants de toute nature – le souffle fervent de sa poésie. Laissant aussi entrevoir une quête plus personnelle : le soir du 13 novembre, la danseuse devait rencontrer un jeune homme qui ne vint pas. Qu'advint-il de celui-ci ? Se pourrait-il qu'elle le croise au hasard de ses marches ?

Peu à peu le roman s'épaissit de tous ces récits, passés et présents, il s'enrichit de ces visages de la lumière et de l'ombre. Un portrait de la ville, en même temps que celui de Dalmya, ainsi se construit. Avec des figures marquantes, tels le jongleur aérien sur le parvis de Notre-Dame ou la frêle jeune femme vêtue de rouge de la gare Saint-Lazare. L'un et l'autre comme sortis d'un délicat tableau de maître. Hubert Haddad n'a guère son pareil pour mettre en valeur la beauté des êtres et des choses, sans jamais glisser du côté de la facilité et de la mièvrerie. C'est une puissante énergie créatrice qui anime ses livres. ●